La Passion selon Codreanu : les récits de prison d'un fasciste mystique

Traian Sandu

▶ **To cite this version:**

Traian Sandu. La Passion selon Codreanu : les récits de prison d'un fasciste mystique. L'Écriture emprisonnée, 2006, Paris, France. pp.235-243. hal-00674240

HAL Id: hal-00674240
https://hal.science/hal-00674240

Submitted on 26 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Traian Sandu, dans Jean Bessière et Judit Maar, *L'Écriture emprisonnée*, Paris, L'Harmattan, 2007, *Cahiers de la Nouvelle Europe*, 371 pp., p.235-243

La Passion selon Codreanu : les récits de prison d'un fasciste mystique

L'existence même du fascisme suppose à la fois la démocratie, donc la possibilité de s'adresser aux masses comme acteurs politiques, et sa subversion, en prenant à témoin ces masses des inconvénients de leur condition en démocratie pour leur proposer autre chose, une organisation sociopolitique marquée par le culte du chef et l'embrigadement issu de l'expérience de la guerre. Cette séduction et ce dévoiement de la démocratie de la part d'agitateurs radicaux plutôt enclins à l'action directe supposent une maturation de leur réflexion sur la méthode de prise du pouvoir. Cet infléchissement est précisément lié à l'échec reconnu de la violence, consécutif à un coup de force sans succès et à la réaction du pouvoir agressé, qu'il s'agît d'une démocratie chancelante comme en Italie ou en Allemagne, ou d'un régime réactionnaire d'origine aristocratique comme en Hongrie ou monarchique comme en Roumanie. Mais cet échec s'inscrit dans le parcours des leaders fascistes par un séjour en prison qui leur permet de prendre d'une part la mesure du différentiel de puissance entre leur mouvement et le régime établi, et d'autre part de s'engager avec plus de résolution dans la voie électorale – qui n'exclut d'ailleurs pas les actes de violence, mais qui les met au service du succès électoral comme indice de la sensibilité des masses au discours fasciste. L'exemple majeur de cette « conversion » est évidemment le récit de *Mein Kampf* d'Hitler, mais le journal de prison de Ferenc Szálasi ou les écrits équivalents de Corneliu Zelea Codreanu sont également significatifs de l'insertion de l'expérience carcérale – et du besoin d'en rendre compte – dans leur parcours politique.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, faisons un bref rappel de la grande problématique des fascismes centre-européens. Dans cet espace de l'entre-deux s'élaborent des synthèses originales entre le fascisme moderne et athée dominé par les chefs populistes et charismatiques de l'Italie et surtout de l'Allemagne industrielles et urbanisées, et les traditions militaristes aristocratiques – en Hongrie –, fondamentalistes orthodoxes – en Roumanie– et régionalistes – en Yougoslavie et en Tchécoslovaquie. Le travail théorique a parfois mobilisé la jeune génération intellectuelle, surtout en Roumanie, où des esprits brillants comme Cioran ou Eliade participèrent à la réflexion sur l'assise du nationalisme roumain : fallait-il stabiliser la société roumaine autour d'une radicalisation des valeurs religieuses et agraires – Eliade –, ou bien imposer par la force une modernisation brutale pour retrouver le cours majeur de l'histoire européenne – Cioran ? Le choix du chef de la Légion de l'Archange Michel et de son expression politique, la Garde de Fer, a varié, mais a souvent combiné ces deux formules, pris qu'il était entre sa volonté d'encadrer dans des structures idéologiques et organisationnelles fortes et la réalité d'une masse rurale dispersée, politiquement socialisée depuis peu.

Les écrits de prison ou sur son expérience carcérale sont intéressants du point de vue de la problématique générale du fascisme roumain. D'abord par leur contenu et leur style, ils reflètent le pathos religieux du discours fasciste en pays traditionaliste, à travers notamment l'assimilation très forte des souffrances de Codreanu à la Passion du Christ, dont il sera aisé de relever les linéaments dans un premier temps. Après cette approche synchronique, la mise en perspective des deux textes que j'utiliserai, soit son œuvre majeure, *Pentru Legionari* – traduite en français par *La Garde de Fer* – de 1936 et ses ultimes *Notes de Jilava*, rédigées à seulement deux ans d'intervalle, permettra de mesurer le gouffre qui sépare les deux expériences carcérales et leur restitution, de part et d'autre du triomphe électoral de décembre 1937 qui scelle la condamnation à mort de Codreanu par le roi Carol II. Enfin, la dimension politique de ces écrits sollicite leur fonction performative, donc leur capacité à contribuer à la

victoire finale du mouvement, notamment par le caractère exemplaire du Messie fasciste dont le dernier projet avant l'arrestation était de retarder son arrivée au pouvoir pour finir de former l'« homme nouveau », pleinement capable de prendre part au régime de la Légion de l'Archange Michel.

I – L'idéologie à l'épreuve de la contrainte : qu'en reste-t-il quand corps et âme souffrent ?

La réponse est, beaucoup, tant la lecture que chacun fait de la contrainte carcérale est filtrée par ses représentations, ne fût-ce que dans la restitution qu'il en fait. Dans le cas des fascistes roumains, cette dimension est renforcée par l'intégration du sacrifice suprême à une idéologie de la radicalité totalitaire – qui exclut tout compromis politique et tout jeu de la société civile en dehors du mouvement, comme tout véritable fascisme – mais qui y ajoute l'appui de la religion établie et les références faciles à saisir.

A/ L'assimilation de Codreanu à Jésus

Pour les deux raisons sus-citées, elle est aisée. En effet, en tant que chef charismatique, Codreanu faisait l'objet d'une adulation quasi-religieuse parmi ses partisans, ce qui relève de la dynamique habituelle de création d'une religion civile au sein des mouvements fascistes au bénéfice de l'idéologie, de la hiérarchie et des rituels du régime. Mais en tant que chrétien orthodoxe, Codreanu bénéficie aussi du césaro-papisme indiscuté et de l'anti-trinitarisme qui diminue la sainteté du Fils et qui permet éventuellement à d'autres d'aspirer à un statut messianique et sotériologique.

Voici quelques réminiscences bibliques qui traversent les deux textes. Dans son récit du premier emprisonnement en 1923, la Cène joue son double rôle de communion dans le sacrifice et de drame de la trahison de Judas :

> « Un matin, j'allai à l'église et je priai l'icône de nous dévoiler le traître. Dans la soirée du même jour, comme nous nous mettions tous à table, je m'adressai à mes camardes :
>
> « - Je suis obligé de vous annoncer une triste nouvelle. Le traître a été découvert. Il se trouve parmi nous, à notre table. »
>
> « Ils se regardaient les uns les autres. Moţa et moi, nous observions le visage de chacun, essayant de surprendre un geste susceptible de nous fournir le moindre indice. »[1]

Finalement, le traître fut démasqué et fut puni par une tentative d'assassinat du dénommé Moţa, qui était par ailleurs le beau-frère de Codreanu et emprunte parfois les traits de Jean-Baptiste, parfois ceux de Paul le vengeur de Jésus – à l'exception près que Codreanu ne lui conseille pas, en 1923 du moins de ranger le fer.

Et pour cause, il retourne lui-même en prison un an après pour avoir assassiné le préfet de police de la capitale de la Moldavie, Iaşi, lequel, il est vrai, avait tenté de réprimer brutalement, par la torture qu'il appliquait lui-même, le début d'organisation des étudiants d'extrême-droite. Au début de la répression, Codreanu s'accorde la posture du Christ aux liens, entravé et humilié par la « foule » des juifs de Iasi, emmené le visage couvert de crachats pour être interrogé par le préfet. Celui-ci n'eut toutefois pas le loisir de s'occuper de lui, car il fut sauvé par l'intervention de notabilités locales, dont les fils se trouvaient parfois parmi les étudiants torturés[2]. Ensuite, pendant un mois et demi, il se transforma en ermite dans les montagnes moldaves, puis laissa le sort décider de la suite des événements, qui menèrent à l'assassinat du préfet lors du procès que lui avait intenté un des étudiants torturés[3].

---

[1] *Ibid*., p.168.
[2] *Ibid*, pp.190-194.
[3] *Ibid*., pp.194-220.

Lors du séjour suivant en prison, il reprit la thématique mariale de la *mater dolorosa*[4], qu'il développera amplement en 1938 en le mêlant au thème de la communion des croyants[5], lorsqu'il fut arrêté à Pâques, ce qui ouvrait aussi de larges possibilités rhétoriques[6], que ses adeptes reprennent dans leurs récits. A cette figure féminine s'ajoute celle de Marie-Madeleine, sous les traits de la femme d'un de ses condisciples qui lui tend en songe une cruche d'eau[7].

Dans le récit de 1938, une très longue référence à la Passion intervient après la condamnation infamante à dix ans de travaux forcés pour trahison et intelligence avec une puissance étrangère, condamnation effectivement injuste et politique, puisqu'il ne faut pas confondre l'entre-deux-guerres et la période de collaboration de la guerre. Précisément, le charisme des chefs fascistes locaux réside dans l'impact de leur discours sur une population autochtone donnée, grâce à une propagande adaptée à ses spécificités et à ses attentes[8]. En cela, ni le modèle idéologique, ni les relations internationales ne sont des ciments d'un fascisme international, comme le prouvent par exemple l'absence d'antisémitisme officiel en Italie jusqu'en 1936-1938 et les relations tendues entre l'Italie fasciste et l'Allemagne nazie jusqu'en 1936. Par ailleurs, le second chef d'accusation n'était pas beaucoup plus fondé, puisque si le mouvement de Codreanu avait d'indéniables aspects paramilitaires, le choix de la prise de pouvoir par la voie électorale et le succès de cette tactique l'année précédente excluaient aussi l'accusation de coup d'État.

Les lamentations sur l'injustice du procès et l'assimilation avec le Christ devant ses juges ont donc de réels accents de sincérité. Cinq pages durant, Codreanu résume les étapes de la Passion, et au plus fort de l'évocation, il ose la comparaison directe :

> « On le sort en le bousculant… La foule crie ; mais Lui ne voit plus personne et n'entend plus rien… Maintenant, Il n'a plus de pouvoirs. De miracles, il n'en fait plus, car au moment où il a été pris, Dieu Lui a enlevé ses pouvoirs et L'a laissé homme, comme moi, comme nous tous. »[9]

Bien évidemment, ce passage soulève le doute qui étreint le chef charismatique soudainement privé de ses pouvoirs à l'égard des masses, doutes qui apparaissent dans les deux récits. Après la figure du Christ, c'est l'angoisse de l'impuissance du charisme qui étreint le chef fasciste entravé.

B/ Solitude et masses

L'enfermement et la rupture physique entre le chef et ses troupes brise-t-il la circulation charismatique fondée sur la satisfaction plus ou moins fantasmatique des attentes d'une société par son sauveur ?

---

[4] *Ibid*., p.222.

[5] Codreanu, *Însemnări..., op. cit*., p.13-14, notamment p.14 : « Ô mère, qui pleures seule dans ton recoin de maison, et que personne ne voit, sache que nous pleurons aussi pour toi, en ce jour de Pâques, chacun dans notre cellule. »

[6] *Ibid*., p.17 : « Seigneur, je prie en cette nuit de la Résurrection, reçois mon sacrifice. »

[7] *Ibid*., p.13.

[8] Pour le cas roumain, voir notre article, « Le renouvellement de l'histoire politique roumaine de l'entre-deux-guerres », dans SANDU, Traian (sous la direction de), *Illusions de puissance, puissance de l'illusion, historiographies et histoire de l'Europe centrale dans les relations internationales entre les deux guerres*, L'Harmattan, coll. *Cahiers de la Nouvelle Europe*, 2005. Pour les cas des autres partis fascistes centre-européens dans leurs relations avec les puissances allemande et italienne, voir divers articles dans HOREL, Catherine, SANDU, Traian et TAUBERT, Fritz, *La Périphérie du fascisme, spécification d'un modèle fasciste au sein de sociétés agraires ; le cas de l'Europe centrale entre les deux guerres*, à paraître en 2006 chez L'Harmattan, coll. *Cahiers de la Nouvelle Europe*.

[9] Codreanu, *Însemnări..., op. cit*., p.38-43, p.41 pour la citation.

Codreanu n'en est pas convaincu, même s'il passe à ce propos par des phases contradictoires, la pression physique et l'isolement contribuant au caractère cyclothymique des réflexions. Il passe en effet rapidement du sentiment de rejet à l'impression de la communion universelle dans sa souffrance, de la dépression à l'exaltation d'une victoire future, ce qui semble être la loi du genre. Dans le récit des événements de 1923, il intercale une section intitulée « ce qui se passait au dehors », optimiste en raison notamment de l'intérêt que les paysans commençaient à montrer à la cause des étudiants protestataires[10]. Ce soutien encourageait les prisonniers dans leur radicalisation. Mais à l'origine de l'enfermement se trouvait le projet politique et la volonté de propagande elle-même, du moins selon le tamis du succès politique des années trente, qui justifie a posteriori l'expérience. Le thème de la prison et du procès comme caisse de résonance politique – en attendant de devenir l'étape sur le chemin de la rédemption par le sacrifice suprême – apparaît ainsi très tôt :

> « Si j'avais nié … le pays et nos amis n'auraient pas connu ce que nous pensions. Or, le seul fruit de nos souffrances, si longues et si cruelles fussent-elles, devaient être d'éclairer notre pays, de lui apprendre au moins à bien connaître ses ennemis. »[11]

Bien que moins optimiste, le journal de 1938 comporte aussi des appels indirects à l'esprit de justice populaire :

> « Tout de même, l'opinion publique pourra discerner en conscience notre innocence. »[12]

Mais c'est bien le pessimisme à l'égard de la fidélité des masses et de l'avenir politique proche du mouvement qui domine le journal, ce qui le distingue fondamentalement du livre à portée plus théorique de 1936.

II – Différences génériques, atmosphères divergentes : tous les écrits de prison ne se valent pas

Malgré des ressemblances dues à la proximité des écrits et au style sentencieux et imprécateur du personnage, ainsi qu'à la dureté des conditions de vie dans les prisons de la région à cette époque, ce sont d'évidentes dissemblances qui l'emportent.

A/ Des genres qui recouvrent des situations radicalement différentes

Avec le livre de 1936, nous avons un ouvrage d'ensemble certes composite, puisqu'il entrecroise chapitres à portée générale et mémoires personnelles, mais rédigé dans certaines conditions de confort correspondant aux années 1935-1937. C'est une période de compétition feutrée entre le roi et Codreanu, mais aussi d'instrumentation du second par le premier. Bref, dans la tactique royale de *divide et impera* pour briser les partis en vue d'un gouvernement personnel, la violence de la Légion permettait de maintenir une pression sur la classe politique, que le roi méprisait pour les mêmes motifs que les fascistes – esprit de division de la nation et poursuite d'intérêts personnels au détriment de l'intérêt commun. D'une certaine façon, la Légion entretenait la violence dont le roi ne pouvait user ouvertement contre les élites politiques démocratiques, tout en maintenant la possibilité pour Carol II d'en user en prétextant contrer celle des légionnaires.

Donc le livre est rédigé dans une colonie de travail organisée par les Légionnaires au

---

[10] Codreanu, *La Garde de Fer…, op. cit*., p.170-173.
[11] Codreanu, *op. cit*., p.162.
[12] Codreanu, *Însemnări…, op.cit*., p.15.

bord de la Mer Noire, dans l'atmosphère d'exaltation combinant travail en commun militarisé et causeries d'endoctrinement propre aux mouvements tendant à embrigader la société. Certes, on ne peut pas affirmer que le pouvoir lui ai facilité la sortie, d'autant qu'elle s'effectua de manière semi-clandestine en octobre 1936, lorsque les premiers craquements étaient intervenus entre les deux hommes.

Rien de tel avec l'opuscule de 1938, journal d'une cinquantaine de pages interrompu cinq mois avant l'assassinat de Codreanu, rédigé dans les conditions difficiles auxquelles le chef d'un parti qui rassemblait près d'un Roumain sur cinq n'était plus habitué :

> « Le soleil ne pénètre à l'intérieur que quelques minutes à 17 heures, et seulement par un coin de la fenêtre. »
>
> « Je passe mon temps recourbé au bord du lit et écrivant de temps en temps ces lignes, sur du papier d'empaquetage. »
>
> « Ici il n'y a ni table ni chaises. Une pointe de crayon, perdue dans les poches, tire à sa fin. Je peux à peine le tenir entre les doigts. Le reste du temps je suis étendu sous les couvertures. »[13]

On a à faire ici à un exemple dramatique du genre du journal intime, comportant une écriture quasi quotidienne, un ton pathétique et le passage fréquent au style direct, qui en appelle à la sensibilité compatissante du lecteur. Ainsi, certaines journées sont réduites à une simple exclamation les concernant : le vendredi 29 avril 1938 n'est marqué que d'un « Seigneur, que le jour est long ! »[14]

B/ Le dialogue des deux textes : une parenthèse qui se referme ?

La structure des deux textes semble complémentaire, comme un vaste cycle historique ouvert par le livre *La Garde de Fer* et sa promesse de la création de l'« homme nouveau » fasciste, cycle brutalement refermé par le récit bref et dramatique de la Passion du chef injustement puni de son hybris messianique.

Tout concorde vers une telle interprétation. La composition des récits d'enfermement de 1936 comporte toujours une ouverture pleine d'espoir vers la construction du mouvement et de la société nouvelle. Sans doute une pointe de relecture finaliste des événements s'y glisse-t-elle, mais Codreanu était dès 1919 un militant ardent de la lutte contre le danger communiste à la frontière soviétique et un des acteurs de la grève estudiantine antisémite de la « génération de 1922 » en faveur du *numerus clausus*. Il n'est donc pas étonnant que dès 1923, à vingt-quatre ans, il possède une idéologie très structurée et avoue que « c'est là-bas [en prison] qu'[ils ont] appris à creuser un problème et à le disséquer jusque dans ses plus petits détails. Nous apprîmes l'étude du problème juif avec son origine et nos possibilités de le résoudre. »[15] Ainsi, les titres des sections intercalées dans le récit de l'expérience carcérale sont : « Pensées de vie nouvelle »[16], « Pour isoler les politiciens »[17], aux tonalités nettement totalitaires[18].

Évidemment, en 1938 le texte insiste à l'inverse sur la fin de l'espoir de régénération du pays. Ainsi, les nouveaux rôles – avec Carol II dans celui du monarque arbitraire et Codreanu en démocrate brimé – semblent cette fois distribués pour une longue durée, d'autant que la crainte d'être assassiné pousse Codreanu à donner toutes les assurances de calme qu'il distribue depuis son succès électoral fatal de la fin de 1937. En réalité, sa condamnation tacite

---

[13] *Ibid*., p.18.
[14] *Ibid*., p.20.
[15] *Ibid*., p.173-174.
[16] Ibid., p.173.
[17] Ibid. p.175.
[18] Ibid., p.175-176 : « Le mot d'ordre de la jeune génération devrait être : *Aucun jeune homme ne franchira plus le seuil d'un parti politique. Celui qui se laissera entraîner sera un traître à sa génération et à sa nation*. »

remonte à février 1937 lorsque, dans une rencontre secrète avec Carol, il avait refusé son marché, soit le Poste de Premier ministre en échange d'un abandon de la direction du mouvement légionnaire à Carol lui-même ! Bien évidemment, s'il avait accepté, il en serait sorti discrédité auprès des militants qui l'idolâtraient, ce qu'il fit d'ailleurs comprendre à Carol. Ce dernier, se voyant bloquer la possibilité d'établir une dictature royale sans l'appui du plus populaire des partis de droite, comprit que s'il ne l'avait pas avec lui, il l'avait contre lui. Et puisqu'en pays de société traditionnelle comme la Roumanie, les institutions patriarcales – Église, Armée, forces de sécurité – étaient à la fois soumises à la première d'entre elles, la Monarchie, et en même temps plus fortes que les dynamiques de subversion sociale comme le communisme et le fascisme, le combat était inégal et l'issue certaine.

Est-ce à dire que cette fermeture excluait totalement toute perspective politique pour Codreanu et que ce texte reste une confession intime avant tout ?

III – Écrits sur la prison, écrits de prison : quelle valeur performative ?

On attend des écrits politiques un effet dans l'espace social. Nous pouvons l'appréhender à partir d'une rapide étude des destinataires escomptés, puis des promesses que Codreanu leur fait.

A/ Destinataires

Le titre de 1936 recouvre le destinataire : *Pentru Legionari* vise donc plutôt le champ militant, notamment une cohésion accrue entre vieux militants d'avant la dissolution de décembre 1933 et la re-fondation de mars 1935. Pour cela, il articule, comme nous l'avons vu, récit pathétique et pages programmatiques dans un but incitatif, un appel dynamique à l'action.

Les notes de prison, quant à elles dans l'unicité donc l'universalité de la personnalité souffrante, visent un public à la fois restreint, vu la clandestinité de l'écrit, et beaucoup plus large, ne fût-ce qu'en raison du succès électoral de 1937 et de la mobilisation escomptée en sa faveur.

B/ Quels effets attendus ?

L'évocation carcérale en 1936, au moment de l'élargissement des rangs légionnaires, était donc destinée à rappeler aux nouveaux arrivants les sacrifices des débuts et les exigences liées au statut de fasciste roumain. Dans ce même sens de distinction des premiers militants, qui avaient souffert les répressions de 1933, va aussi la séparation entre mouvement idéologique et parti politique-vitrine, donc entre Légion de l'Archange Michel et ce qui était la Garde de Fer avant 1933, Parti Tout pour le Pays à partir de mars 1935, avec une primauté marquée pour le mouvement. Donc l'expérience carcérale est fondatrice – puisqu'elle avait vu naître en juin 1927 la Légion parmi les sept jeunes enfermés ensemble en 1923 dans le monastère-prison de Văcăreşti – et doit rester un marqueur de l'élitisme fasciste dans sa relation vitale mais tendue avec la massification du mouvement. La même dialectique existe en face, chez les communistes, avec comme moyens de régulation la vérification des dossiers et les épurations régulières, en vue de préserver la pureté révolutionnaire.

Quant à la charge historique active du journal de 1938, nous pouvons la mesurer en la comparant à d'autres types de sources en provenance du même rédacteur. Ainsi, les consignes cryptées de Codreanu à ses militants durant sa détention vont dans le même sens que ce témoignage intime et que les appels au calme officiels que les autorités lui demandèrent. Il s'agit de sensibiliser l'opinion, mais dans le calme, pour isoler le roi sans mettre en péril la vie du détenu. Ce journal interrompu s'inscrit donc dans un faisceau d'écrits de nature diverse, constituant autant de sources convergentes pour éclairer les facettes d'un même projet.

Ce projet consistait à procéder à l'endoctrinement des masses qui avaient voté pour le parti Tout pour le Pays, afin de transformer une élection démocratique en militantisme fasciste, donc obéissant et extrémiste[19]. Et puisque cela ne pouvait pas se faire dans le cadre de la cellule légionnaire du « nid », cela se ferait par un retour à l'Église des origines, dans les catacombes des prisons, que la phraséologie légionnaire appelait de ses vœux dans d'innombrables écrits. Cette régression n'empêche toutefois pas Codreanu d'évoquer avec détermination et violence la victoire future et le statut privilégié de l'élite légionnaire dans le nouveau régime de l'État-parti :

> « Les pauvres habitations légionnaires ont tant de fois été violées, que pour rétablir la justice dans la future Roumanie légionnaire, le nom de légionnaire doit devenir sacré. Aucune force publique ne doit pouvoir pénétrer dans sa maison. »
>
> « En cas de délit, seul son chef hiérarchique pourra pénétrer dans sa maison ou procéder à son arrestation. »[20]

Cette évocation est clairement dirigée dans le sens de l'encouragement des légionnaires à résister aux adversités et à poursuivre leur action.

Conclusion

Les écrits de prison de Codreanu ne relèvent pas précisément de l'« écriture emprisonnée », puisque non seulement ce n'est pas un écrivain, mais il n'est même pas un théoricien ou un bon orateur. Si Mircea Eliade, par exemple, avait été plus disert sur son passage dans le camp de Miercurea Ciuc où de nombreux légionnaires raflés en même temps que Codreanu avaient été enfermés, cela aurait donné certainement lieu à d'autres analyses.

En outre, la prison n'est pas, en elle-même, l'expérience limite de l'horizon fasciste, puisque c'est la mort qui en constitue le terme radical, la mort subie et la mort donnée, le sacrifice personnel et l'exclusion définitive de toute vie en dehors du cadre social et même biologique défini par le parti.

La prison reste néanmoins un bon compromis entre vie et mort politique, qui permet au chef fasciste de rebondir et de tester son charisme.

---

[19] Voir notre article, « « Le conflit final entre fascisme et monarchisme en Roumanie… », *loc. cit*..

[20] Codreanu, *Însemnări…, op.cit*., p.20.